

PUBLICATIONS TUNISIENNES

Mahjoub BEN MILAD : *Al-Fikr al-islâmiy bayna l-'ams wal-yawm*.
Société Nationale d'Édition et de Diffusion, Tunis, 1961,
302 pages.

Sous le titre : *Taḥrîk as-sawâkin* (*Secouons l'immobilisme !*), M. Mahjoub BEN MILAD nous avait déjà, en 1955, livré ses réflexions sur la nécessité urgente et sur la possibilité d'un renouveau de la pensée islamique (1). L'ouvrage qui vient de paraître est en grande partie une réédition du précédent; il s'en distingue cependant non seulement par le titre (*la pensée islamique d'hier à aujourd'hui*), mais par l'addition de nouveaux textes et d'une longue introduction qui précise les objectifs de l'auteur : « Pour libérer les esprits islamiques de tous les phantasmes mortels dont nous avons hérité, nous devons ouvrir nos cœurs, nos esprits et nos intelligences à tout ce qui est beau, vrai et bien. Car la vie tire sa force de l'ouverture, non du repli sur soi, de la largeur des vues, non de leur étroitesse, de la lumière, non des ténèbres » (p. 10). M. BEN MILAD critique sévèrement l'« anarchie » et la « sclérose » qui ont trop longtemps marqué la pensée arabe, durant les siècles de décadence, et qui menacent aujourd'hui encore, les intellectuels musulmans. Il affirme avec force qu'une telle indigence intellectuelle exige un effort de réflexion et une plus juste compréhension des valeurs islamiques.

C'est à étudier la formation de la philosophie islamique que M. BEN MILAD consacre les premiers chapitres de son ouvrage : il s'arrête tout d'abord à la pensée grecque et à son influence sur la pensée arabe. Puis il traite du Mutazilisme, étudie successivement ses principaux thèmes et consacre plusieurs chapitres à la personnalité de Jâḥîz, à son œuvre, à « son combat pour la raison ». Il insiste longuement sur le fait que les thèses fondamentales de l'Acharisme (liberté humaine, puissance divine, puissance et limites de la raison) ne font que reprendre pour l'essentiel, les thèses Jâḥîziennes. Les derniers chapitres sont consacrés au courant chiite et au « génie des Fatimides ». L'ouvrage se termine par une étude intitulée : « Muḥammad et nos écrivains contemporains ».

Ces réflexions qui, avant d'être publiées, ont fait l'objet de causeries à Radio-Tunis, touchent donc à certains des aspects les plus importants de la pensée islamique. Elles témoignent d'une volonté de « reprise en charge » de la culture islamique, par un esprit et une sensibilité modernes.

Michel LELONG.

(1) Cf. le compte-rendu de cet ouvrage dans *IBLA*, 1^{er} trimestre 1955, n^o 73, p. 74.

Bachir KHRAIEF : *Barg el-lil*, roman, Tunis, S.N.E.D., 1961, 7,5 x 12,5, 148 p. Préface de T. KHEMIRI.

Bachir Khraief n'en est pas à son premier essai, ni même à son premier roman : dans la littérature tunisienne contemporaine, il fait figure de bon nouvelliste, voire de romancier d'avenir.

En 1958, la revue *al-Fikr* publia en feuilleton son roman *Iflâs* (Faillite) que le regretté M. Farid Ghazi contribua à faire connaître à l'Occident par son article sur : *La littérature tunisienne contemporaine*, dans la revue *Orient* (Paris), n° 12, 1959, p. 131-154 (pour *Iflâs*, voir p. 151-154).

En 1960, B. K. obtient pour son *Barg el-lil*, le prix Ali Belhaouane, décerné par la Municipalité de Tunis à la « meilleure production littéraire inspirée par l'histoire tunisienne ». On a bien lu « inspirée par l'histoire ». Il semble que certaines critiques qui furent adressées au roman, dès que *al-Fikr* en eut publié une partie (décembre 1960, p. 209-215), aient oublié cette importante nuance.

L'auteur, en effet, place son héros au X^e siècle de l'Hégire (XVI^e s.) et lui fait revivre d'importants événements historiques : l'arrivée à Tunis de Kheireddine et la prise de la capitale par les Turcs (18 août 1534), puis la réaction espagnole et l'expédition de Charles-Quint de 1535. Mais, ce n'est point la matérielle exactitude du détail historique que poursuit le romancier. Son propos est de faire de son *Barg el-lil*, le type du héros populaire, mieux, un personnage de valeur symbolique. Dès lors, peut-on et doit-on lui reprocher, comme d'aucuns se sont hâtés de le faire, certains anachronismes ? Ceux-ci ne sont-ils pas, somme toute, la rançon du genre ? Plongé dès le départ dans une atmosphère de « roman », le lecteur s'abstrait, le temps de sa lecture, de la matérialité de l'histoire et vit, spirituellement, comme en osmose, avec le héros et en perçoit, parfois jusqu'à l'aigu, la vivante actualité. N'est-ce point là ce que visait le romancier et saurait-on lui faire reproche d'y avoir pleinement réussi ?

Le roman de Khraief, comme son précédent d'ailleurs, pose un autre problème : celui de l'emploi de la langue dialectale. On en sait et l'acuité et l'actualité. La revue tunisienne *al-Fikr* avait, en 1959, institué un débat sur ce sujet; IBLA en a relevé les échos la même année (1959, p. 254, pour le roman et p. 335, pour la Radio). D'autre part, les essais du Libanais Saïd Aql, l'intervention d'un autre Libanais Yûsuf al-Khâl au Congrès de Rome (octobre 1961), n'ont pas été sans écho en Tunisie (Voir, par exemple, l'article de Aysa Na'ûri dans la revue *Lugât*, 4, déc. 1961, p. 5-7).

Quoi qu'il en soit, B. K., lui, n'a pas hésité. C'est en arabe littéraire qu'il brosse, en traits d'une habile naïveté picturale, les cadres de l'action et campe ses personnages. Mais, dès que ceux-ci entrent en dialogue ou nous livrent leurs états d'âme, ils usent du dialectal. Leur langage, (qui n'évite pas toujours, disons-le en passant, quelques calques du français parlé), est celui qui convient normalement à leur rang social. Leurs réactions psychologiques se moulent et s'expriment dans ces dictons et proverbes de la sagesse populaire ancestrale que le lecteur est heureux de retrouver dans leur bouche.

La part faite au dialectal dans l'œuvre du romancier plaira-t-elle à tous ? Les critiques déjà faites prouvent bien que non. Cependant, un

jugement sur l'œuvre qui se résumerait, comme on l'entend parfois, en ces deux mots laconiques « *qişsa şa'biya* » (conte populaire !), serait un peu bref et, partant, quelque peu teinté d'injustice.

Pour notre part, nous souhaitons à l'auteur de nombreux lecteurs. Nous nous permettrons, en terminant, de souhaiter aussi, à la présentation des œuvres à venir, les améliorations matérielles que mérite leur valeur.

J. QUEMENEUR.

ABU L-QASIM AS-ŞABBI : *al-Ḥayâl aš-ši'ri 'inda l-'Arab*, Tunis, S.N.E.D., 1961, 142 pages.

La renommée du poète tunisien Şabbi a rapidement, on le sait, franchi les frontières de son pays natal. Il faut remercier la S.N.E.D. d'avoir eu le bon goût et le courage de nous donner la réimpression, agréablement présentée, d'une œuvre que d'aucuns seraient tentés de nommer le « péché de jeunesse » de notre poète. Il n'avait guère, en effet, que vingt printemps lorsqu'il prononça, en séance plénière de la Khaldounia, le 7 Zûmâda II 1348/10 novembre 1929, cette longue conférence sur *l'imagination poétique chez les Arabes*. La première impression du texte, faite en tirage limité, (20 şa'bân 1348/21 janvier 1930), était devenue à peu près introuvable.

Replaçons donc cette œuvre dans son époque. Il nous suffira, pour ce faire, de relire un passage d'une des conférences que fit au Caire en 1955 Md. Fâdil b. 'Aşûr (*al-Ḥaraka l-adabiya wa l-fikriya fi Tûnis*, Caire, 1956, p. 160-61) : « L'orateur, dit-il, fit une étude approfondie de ce qu'est « l'imagination, âme de la poésie. Puis il s'attacha à démontrer que la « littérature arabe est dénuée d'imagination poétique : elle reste au niveau de la terre-à-terre et ne peut prétendre rivaliser avec la poésie occidentale. Après avoir été prononcée, cette conférence fut imprimée « à l'imprimerie al-'Arab. Elle fit grand bruit dans les cercles littéraires et les avis, à son sujet, furent partagés : l'un la louait, l'autre la blâmait. Dans leurs articles, les critiques littéraires épilchèrent les « opinions et les tendances de l'auteur. Les journaux (vieux) destouriens, « comme al-Nadîm, l'accablèrent de mépris et de sarcasme, le mirent au « pilori. Dans la revue *al-'âlam al-adabi* (le Monde Littéraire), Mohied-dine Klibi fit du livre une critique fort désapprobative, tandis que « Mohammed Halima lui consacrait une étude de ton modéré... » (Voir la Revue citée, tome I, 1930, p. 92-94 (Klibi) et p. 133-137 (Halima)).

Vingt ans ont passé : le sujet reste vivant et brûlant; comme autrefois il soulèvera, sans doute, des tempêtes. (Dans la revue *Tajdid*, n° 8, nov.-déc. 1961, p. 4-8, A. Mehiri a fort bien relevé les points d'interrogation que posent les opinions émises par le conférencier). Mais, ce seront de bienfaisantes discussions qui naîtront de la lecture et de la critique de ce livre. Il soulève bien des problèmes : qu'est-ce que l'imagination ? de quelle sorte d'imagination le poète doit-il faire preuve ? les poètes arabes sont-ils dénués d'imagination, en particulier dans leurs descriptions de la femme, de la nature ? à quelles périodes de l'histoire de la littérature arabe et dans quels pays du vaste empire islamique a-t-on le plus manqué d'imagination ou en a-t-on montré le plus ? peut-on et

doit-on instituer des comparaisons, sur ce point, avec les littératures occidentales et avec lesquelles ? Une étude bien informée, impartiale et objective de ces sujets soulevés par l'auteur, dans une belle langue et avec une juvénile ardeur, ne peut, me paraît-il, que contribuer à la formation du bon goût littéraire.

J. QUEMENEUR.

Al-Warġi, présenté par Mohammed BELKHODJA (102 p.).
Al-Bâzi l-Mas'ûdi, présenté par Mohsen BEN HAMIDA (88 p.).
 Collection *Udabâ' al-Maġrib al-'Arabi*, Tunis, S.N.E.D., 1962.

Cette nouvelle Collection lancée par la S.N.E.D. se propose de faire connaître les écrivains ou lettrés célèbres du Maghreb : Maroc, Algérie, Tunisie, Lybie. De belle présentation et clairement imprimée, elle rappelle la série que lança, en 1950, l'Institut Moulay Hasan de Tétouan, sous le titre : *Mašâhir rišâl al-Maġrib* (Hommes célèbres du Maghreb).

Les deux premières parutions sont consacrées, cela allait de soi, à deux Tunisiens : *al-Warġi* est du XVIII^e s., *al-Bâzi* du XIX^e. Le premier (d. 1193/1779) est originaire des environs du Kef, le second (1226-1297/1811-1880) est issu d'une famille de Téboursouk. Celui-là fut poète à la Cour, sous les beys Ali Pacha, Mohammed et Ali, fils de Hussein; celui-ci fut attaché au Secrétariat du Gouvernement sous Mohamed Sadok (1859-1882).

La présentation de l'un et de l'autre est faite en une quarantaine de pages selon un plan parallèle simple et claire : l'homme est replacé dans son cadre de vie (milieu politique, social et culturel); sa vie est ensuite racontée et sa personnalité dégagée. La liste des œuvres de chacun, imprimées ou encore manuscrites, ainsi que le relevé des sources arabes et européennes qui ont été utilisés par le présentateur, terminent la première partie du livret.

La seconde, une cinquantaine de pages, est formée de morceaux choisis. Ceux-ci sont accompagnés (plus abondamment, d'ailleurs, dans le travail de M. Ben Hamida) d'annotations tant linguistiques que géographiques ou historiques éclairant les passages difficiles.

Félicitons les présentateurs et l'éditeur : celui-ci pour l'effort de présentation et ceux-là pour leur contribution de qualité à une meilleure connaissance des lettres tunisiennes.

J. QUEMENEUR.

Sadok MAZIGH : *Bayna 'aşrayn*, Tunis, S.N.E.D., 1961, 100 p.

L'auteur a réuni, en cette édition, des radio-causeries littéraires qu'il prononça à la R. T. Tunisienne de janvier à août 1951 sous le titre *Risâlat Abi Ḥayân*. Sous forme de dialogues entre divers personnages, entre autres un philosophe, Abû Yahya, et un poète, Abû l-'Arab, le conférencier aborde, tantôt sérieux, tantôt badin, des sujets inspirés des événements ou des courants d'idées. Cela lui donne l'occasion de rappeler de beaux vers sur les sujets abordés (par exemple, l'histoire, les paris, la barbe, l'être et le néant, l'été, la plage, etc.).

La langue est belle, voire parfois recherchée. L'auteur est bien connu en Tunisie tant par son enseignement que par les prix littéraires qu'il a déjà remportés : celui de Kairouan dont il a écrit une histoire politique et sociale, et plus récemment (1958), le prix de poésie.

J. Q.

H. Moh. ALOUANE : *A'âšir*, Tunis, Maṭba'a 'aşriya, 1962, 80 p.

Recueil de 42 courtes pièces de « poésie en prose », de genre symboliste, inspirées de courants d'idées ou d'événements de ces dernières années.

Les unes ont été publiées dans le quotidien *al-'Amal*, d'autres émises sur la chaîne arabe de Radio-Tunis. Ces « tempêtes » internes du poète et du patriote sont exprimées avec une ardeur communicative et une sensibilité parfois passionnée. Elles gagneraient sans doute à être entendues; le texte écrit est un peu trop chargé de points d'exclamation, d'interrogation, de suspension...

J. Q.

AL-HADI AL-NU'MAN : *Al-Naġm al-Hâ'ir*, Imprimerie Al-Najah', Tunis, 1380/1961, 69 pages.

Anthologie d'un poète tunisien (né le 13 juillet 1927), originaire de Monastir. Le titre que nous aimerions traduire par « Mélodie de la perplexité » laisse deviner l'état d'âme de l'auteur et la nature de son message. Divisé en deux parties : problèmes affectifs (*al-wiždaniât*), problèmes sociaux (*al-ižtima'iyât*), ce recueil de poèmes est enrichi d'une préface des plus substantielles du Professeur Ameer Guedira (définition des traits originaux du poète et de son œuvre, après un aperçu synthétique sur la poésie arabe à partir des origines).

Al-Hâdi al-Nu'mân ne nous cache pas qu'il aime entrer en communion avec la nature et qu'il se plaît à chanter la mer et la lumière. Assis sur un rocher qui surplombe la grève de Monastir, rocher qu'il vénère à l'égal d'un sanctuaire, il ne se lasse pas de partir à la recherche des sources de la contemplation poétique dans la solitude et souhaiterait se fondre dans le flux et le reflux des flots de la création. Cheminement commun aux poètes, mais il faut s'aviser ici qu'il trahit une hyper-émotivité qui cherche sa pâture. Il laisse transparaître, en effet, une sensibilité frémissante qu'a connue les grandes douleurs de l'existence et qui saigne encore des plaies qu'elle en a reçues. Au point de départ de son éveil poétique ou tout au moins d'une certaine maturation, il faut placer une grande déchirure : la mort de sa mère. Ce n'est pas par hasard que le Recueil est dédié à l'âme de celle-ci.

N'en doutons pas, son initiation précoce à la souffrance a joué un rôle capital. C'est elle qui a donné à toute son affectivité, cette note si forte de mélancolie et de tristesse qui frappe au premier contact. Mais il faut aller plus loin dans l'analyse. Il nous paraît que son expérience de la souffrance est la vraie source, la source cachée, la source profonde de son inspiration. C'est elle qui lui permet de ressentir si

profondément le drame cornélien qu'il a vécu, le duel entre l'amour filial et le dévouement à la patrie. C'est elle qui l'invite à se pencher sur le mystère de la complexité de la vie humaine, de se convaincre après Pascal que l'homme est une contradiction en acte, une antinomie vivante. C'est elle encore qui encourage sa manière de sympathiser avec le peuple et ses épreuves.

Nous sentons un monde d'émotions cachées que son âme vibrante et passionnée semble avoir réellement éprouvées, mais nous voyons surtout un homme angoissé qui cherche sa voie au sein de pesantes ténèbres. Constatation rassurante, encore qu'il ait une vision aiguë des misères morales de l'humanité et malgré qu'il soit passé lui-même par des crises intellectuelles et spirituelles qui l'ont jeté au bord du gouffre, il n'en lance pas moins l'appel optimiste au renouvellement, au rajeunissement de toutes choses.

Nu'mân est un poète visiblement moins préoccupé de styliser que de nous confier la pensée qui lui tient à cœur. Dans l'attente des grandes espérances ajournées, la mélodie de l'angoisse murmure sa plainte et son message dans les profondeurs de son âme endolorie.

A. DEMEERSEMAN.

Djilani BELHADJ YAHYA et Mohammed MARZOUKI : *Ma'rakat az-Zellâz*, Tunis, al-Manâr, 1961, in-8°, 202 p

La sanglante bataille autour de la question du cimetière musulman dit du Zellâz (Tunis) marqua, en 1911, une date importante dans l'histoire du développement du mouvement nationaliste tunisien. La publication du présent ouvrage coïncide avec son cinquantième anniversaire.

Le livre s'ouvre sur un extrait du discours présidentiel du 7 novembre 1959, contenant un bref rappel des événements et de leur signification. Le premier chapitre en expose les causes (p. 9-19); le second (p. 20-33), nous fait revivre l'événement tant par le récit lui-même que par les documents photographiques de l'époque. Le chapitre troisième (p. 34-40), dresse le bilan du heurt sanglant.

Celui-ci fut-il une simple explosion du sentiment religieux exacerbé ? En 1911 la question fut posée et d'aucuns, à l'époque comme par la suite, y donnèrent une réponse affirmative. Les quarante premières pages de l'ouvrage ôtent toute équivoque à ce sujet et montrent bien la part prise, dans la lutte, par le peuple lui-même, en tant qu'il avait senti sa personnalité menacée.

Mais la partie la plus considérable de ce livre est son chapitre quatrième qui à lui seul, en occupe les deux tiers (p. 41-170). Il retrace, dans le détail, le jugement des personnes arrêtées à la suite du conflit. Les auteurs ont tenu à ne laisser dans l'oubli le nom d'aucun des inculpés, à relater les séances du tribunal, les témoignages, entendus, les condamnations encourues. L'ouvrage se termine sur une des suites des incidents du Zellâz, l'affaire des trams (p. 171-180), et sur un appendice renfermant quelques documents et divers commentaires (p.181-200).

Les auteurs ont ainsi présenté une documentation, qui reste d'ailleurs à compléter, plutôt qu'une étude historique ordonnancée et raisonnée. Tel qu'il est, ce volume, outre sa valeur de souvenir national, fournira une base de travail utile pour des recherches ultérieures.

J. Q.

La Revue « *Al-Luġâl* » : *Les Langues*.

Depuis septembre 1961, le Centre des Langues Vivantes (65 Souk al-Attarine, Tunis), fait paraître, sous la direction de Mr Ahmed Belkhodja, un nouveau mensuel de très belle venue. Comme l'indique son sous-titre, il se consacre aux « recherches et études littéraires et linguistiques ».

Chaque numéro, d'une cinquantaine de pages, comporte une partie en arabe et une partie en langues européennes. Pour l'une et l'autre, la Revue a su, jusqu'à présent, s'assurer, en Tunisie et hors de Tunisie, des collaborations étendues et compétentes. La « variété dans l'unité » ainsi obtenue, fait de ce mensuel, non seulement une lecture agréable, mais encore un bon instrument de culture générale linguistique et littéraire.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur sa partie européenne qui occupe environ le quart du numéro. Elle comporte toujours une « typical conversation », sur un sujet d'ordre courant, traduite en cinq langues (allemand, anglais, espagnol, italien et français). A son tour, chacune de ces langues est susceptible de fournir soit des extraits soit des études sur un auteur moderne connu, un genre littéraire ou un problème linguistique.

Bornons-nous à quelques exemples. Nous avons pu lire : en *anglais*, une étude sur Graham Greene de J. Richardson, une autre sur Shakespeare et le théâtre Elisabéthain par I. Brown, une troisième sur les divers accents en anglais par le Dr Ch. Hartnoll. En *allemand* : un exposé sur la littérature d'après-guerre, une présentation de Thomas Werner et du Dr Frossmann. Le *français* a fourni des aperçus sur la littérature russe (K. Goucha), une traduction de Pouchkine par P. Jacquemont, un article de F. Dachraoui sur la vocation universelle de la Tunisie, etc. En *italien*, une page a été réservée au poète italo-tunisien bien connu Guido Medina.

Le texte arabe, qui occupe les trois quarts du fascicule, renferme, lui aussi, une partie de pure lexicographie : extraits du Dictionnaire de l'Académie Arabe (termes techniques avec leurs équivalents anglais ou français) et Lexique proposé par la Revue et donnant, pour des termes d'arabe classique les correspondants dialectaux tunisien, égyptien, libanais, etc.

Mais, le principal intérêt de cette partie est d'être centrée sur les problèmes littéraires. La Revue a ici le précieux avantage de profiter de collaborations lui venant de divers points du monde arabe (nous en avons noté du Caire, de Jérusalem, de Beyrouth, de Bagdad, de Damas, etc), sans compter les compétences tunisiennes bien connues,

PUBLICATIONS TUNISIENNES

comme le regretté F. Ghazi, Ben Achour, O. Kaak, T. Khemiri et d'autres.

En cette courte chronique, nous ne pouvons tout citer : les auteurs nous en excuseront. Nous nous bornerons à quelques aperçus sur ce qui nous a paru plus significatif du sens de la Revue : les études linguistiques et littéraires.

Les premières sont essentiellement de deux types : les unes envisagent des problèmes d'ordre proprement linguistique, les autres expriment des opinions sur la langue arabe. Signalons, entre autres, pour le premier de ces aspects, les articles suivants : M. F. Ben Achour a traité de la formation du vocabulaire arabe (n° 1, p. 2-3 et 20); O. Kaak a fait une forte intéressante esquisse de l'histoire des parlers tunisiens (à partir du n° 2); T. Khemiri, sous le titre : *Qu'entendez-vous par ?* indique ou demande à ses lecteurs le sens précis d'expressions tunisiennes...

La seconde catégorie d'articles linguistiques abordent surtout les problèmes de l'arabe : celui, par exemple de la diglossie, du style qui convient à tel genre donné. Ainsi, les études de Chafiq Jabre (Damas) sur le style journalistique (n° 1, p. 4-5), d'I. Samarrâ'i sur la langue classique (n° 3, p. 6-8), de 'Aysa Na'ûri (Liban) sur les dialectes, (n° 4, p. 5-7), de H. Zmerli (Tunis) sur la langue du théâtre (n° 3, p. 10-11 et 30), de Z. A. Essnoussi sur les parlers et l'unité de la *luġâ* (n° 3, p. 31-33 et 35), etc...

Dans la partie plus directement littéraire, il faut noter de F. Ghazi, d'abord le texte d'une conférence intitulée : *Comment étudier Šâbbi* (n° 2, p. 8-11), puis une étude sur l'humansime dans le conte tunisien moderne (n° 1, p. 8-10 et 24-26). On ne peut passer sous silence le bon essai de A. Madani (Tunis) sur la psychologie à travers le roman, étude de littérature comparée (n° 2, p. 13-17 et 24).

Tous nos vœux à ce nouveau périodique tunisien : puisse le présent compte-rendu, malgré sa brièveté (il ne porte, en effet, que sur les quatre premières parutions), contribuer à attirer sur ce brillant début l'intérêt qu'il mérite.

J. QUEMENEUR